

politique, la structure des corps de lettrés, le pouvoir social et économique des clercs, les transformations des pratiques religieuses, etc., pesèrent lourd sur le rayonnement des écoles. Mais la structure propre à chacun des monothéismes n'a pas été sans influencer sur leurs choix théologiques et philosophiques. L'islam et le judaïsme se devaient, par exemple, d'articuler la vision du gouvernement idéal autour d'une prophétologie, tandis que le christianisme latin restait fidèle à la séparation entre les deux formes religieuses et profanes du gouvernement et du droit.

En Islam, le déclin de la philosophie politique n'a pas entraîné une prise en charge de la réflexion politique par la jurisprudence. Tout au contraire, la « pensée politique » devint le domaine réservé des secrétaires d'administration qui héritaient d'une longue tradition irano-persane préislamique sur l'art de gouverner, laquelle n'acquiesça jamais droit de cité au sein du savoir arabo-musulman. La conséquence en fut une dissociation entre l'exercice du pouvoir conformément à des règles profanes et l'édictation de normes juridico-religieuses portant sur toutes les formes de la vie sociale et économique, mais non pas sur les formes de gouvernement ; dissociation dont la culture politique contemporaine a hérité. Aussi ne peut-on que suivre Muhsin Mahdi lorsqu'il soutient que la philosophie politique arabo-musulmane est une exigence moderne dans des sociétés dont on feint souvent de croire qu'elles auraient rompu avec leur passé multiséculaire.

FRANÇOIS ZABBAL

ETRE JOURNALISTE EN MÉDITERRANÉE.
PARIS, NUMÉRO HORS SÉRIE DE LA REVUE
MEDITERRANEANS, 1994, 190 p.

L'audacieux défi lancé par l'anthropologue Kenneth Brown en 1992 semble avoir trouvé son rythme (semestriel), son style (hétéroclite mais de fort bon goût), et sa forme : plus

qu'une revue, *Méditerranéens* commence à prendre l'allure d'une véritable collection de petits livres à thème. Secondé par Hannah Davis Taïeb, Brown fait appel à des plumes issues de tout le bassin méditerranéen et n'hésite pas à mêler journalistes, poètes, cinéastes et romanciers dans un même sommaire. De plus, peintres et photographes pointent souvent le bout de leur nez dans *Méditerranéens*, ne qui ne gâche rien, bien au contraire. Ce grand éclectisme est le bienvenu, même si l'on peut se demander si le parti pris affiché de multilinguisme n'est pas de trop. Ne relève-t-il pas davantage d'une coquetterie éditoriale que de l'ambition d'initier une pratique régulière de la traduction de qualité ? C'est ainsi que le numéro 6, « ... *Palestiniens, Israéliens...* », du premier semestre 1994, présente de bonnes traductions de l'arabe et de l'hébreu, mais on se demande encore pourquoi les éditeurs ont choisi de ne traduire tel poème hébraïque que vers l'anglais, tel article arabe que vers le français, etc. Tout cela fait un peu désordre, et le lecteur qui ne maîtrise qu'une ou deux de ces quatre langues (il y en a !) risque de se trouver avec bien peu de lecture en mains s'il s'est abonné à *Méditerranéens* en croyant qu'il lui serait donné de découvrir Yehoshua Kenaz dans la langue de Molière, ou Izzat Ghazzawi dans celle de Shakespeare.

En tout état de cause, ce numéro hors série intitulé « *Etre journaliste en Méditerranée* » ne posera pas problème sur les bords de Seine, puisque tous le sommaire est en français. Il ne souffre pas non plus de la seconde faiblesse des précédentes livraisons (trop peu de textes inédits). Confectionné à partir des actes d'un colloque insolite tenu à Marseille en mars 1994, ce numéro réunit en effet les textes et les interventions d'une vingtaine de journalistes venus d'Algérie, de Turquie, du Liban, d'Israël, de Palestine, de Chypre et du Maroc. Le Nord de la Méditerranée, en l'occurrence les médias français, étaient représentés par Christophe Boltanski (*Libération*) et Ignacio Ramonet (*Le Monde diplomatique*). Invités à plancher, pour une fois, non pas sur les problèmes d'actualité

dont ils seraient considérés comme spécialistes, mais sur la pratique même de leur métier, plusieurs intervenants livrent là des pensées, des réflexions, parfois des confidences intimes, qui suscitent plus que de l'intérêt : une émotion passe, qui fait toute la valeur de ces témoignages.

Pour la presse arabe, trois récits particulièrement attristants continuent de hanter l'esprit après qu'on a refermé le livre. Celui des « malheurs d'un rédacteur en chef dans un pays à parti unique » dont l'auteur est anonyme (c'est bien là un malheur supplémentaire, qui vient s'ajouter à tous ceux que le texte énumère, que d'être traumatisé par vingt ans de journalisme « aux ordres » au point d'en avoir perdu le goût et le simple courage de signer ses textes...). Celui de la Marocaine Zakya Daoud, qui raconte avec une simplicité effarante comment le magazine qu'elle a dirigé pendant vingt-deux ans, le célèbre *Lamalif*, a cessé brutalement et totalement de paraître en 1988 « ... pour une phrase extraite de la préface d'un livre d'histoire sur les relations entre le pouvoir central et la zaouia d'Illigh au XIX^e siècle »... Et celui d'une autre disparition prématurée d'un journal de qualité, relatée par Riad Ben Fadhel, le rédacteur en chef de feu *Le Monde diplomatique* en langue arabe. Outre ces trois récits, on retiendra également les trois très belles interventions d'Igal Sarna, Rolly Rosen et Robert Fisk. Sarna et Rozen, Israéliens, et Fisk, Britannique, ont la chance de travailler pour des organes de presse dont l'indépendance vis-à-vis des pouvoirs de leurs pays respectifs est à peu près prouvée. En tout cas, la plupart des interdictions et des actes d'intimidation qui sont le lot quotidien de leurs collègues rencontrés à Marseille leur sont généralement épargnés. Leurs réflexions et le récit de leurs expériences touchent donc de manière plus directe à ce qui pose souvent problème dans la nature même du travail du journaliste « professionnel » employé par des entreprises de presse « indépendantes ».

Prenant l'exemple de l'usage du mot « terroriste », Fisk (*The Independent*) procède à

une brillante analyse de la pollution du langage qui est de règle dans la plupart des rédactions occidentales. Rozen (*Kol Hair*) fait le récit d'une enquête sur l'assassinat d'une jeune palestinienne, au cours de laquelle elle s'est tellement impliquée émotionnellement qu'elle s'est fait durement tancer par son rédacteur en chef (« Tu t'amuses à faire l'assistante sociale, tu n'es en aucune manière une journaliste »). Sarna (*Tedirot Aharonot*) explique joliment comment il en est arrivé à ne plus écrire et réécrire que la même histoire tragique dans chacun de ses articles, que son sujet soit un réfugié palestinien où un juif soviétique déraciné...

D'un style plus impersonnel, la plupart des autres interventions sont cependant excellentes et fort instructives. On souhaite donc à l'équipe de *Méditerranéens* de pouvoir continuer sur cette voie.

SIMONE BITTON

BICHARA KHADER. *L'EUROPE ET LES PAYS ARABES DU GOLFE : DES PARTENAIRES DISTANTS*. PARIS OTTIGNIES, PUBLISUD/QUORUM, 1994, 244 p., 174 F.

« Quatre facteurs ont forgé la personnalité de la péninsule Arabique, façonné son "écologie sociale", marqué de leur empreinte ses us et coutumes. Ils continuent jusqu'à nos jours à influencer ses régimes politiques, ses sociétés, ses systèmes économiques. Ces facteurs sont : l'islam, le désert, la mer, le pétrole. » Mais c'est la découverte récente du pétrole qui, aujourd'hui, imprègne profondément la vie sociale, politique, économique et culturelle de la Péninsule et qui définit ses rapports avec les partenaires européens.

Avec cet ouvrage, Bichara Khader, directeur du Centre d'études et de recherches sur le monde arabe contemporain à l'université catholique de Louvain, nous présente la synthèse de la première recherche en langue française consacrée aux relations de l'Europe